

Le faucheur dans la montagne : (tableau de la vie vaudoise)

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 36

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le grand-garde du grand bisse.

Nous remontions la vallée d'Hérens en suivant la rive droite de la Borgne. Sur ce versant-là, on met plus de temps à se rendre de Sion à Evolène qu'en prenant par Vex et les pyramides d'Eusègne; mais le chemin est mille fois plus pittoresque. A partir de Mage, il court presque horizontalement à travers des bouquets de sapins et de mélèzes et le long de roides pentes de gazon. Les cimes neigeuses qui barrent l'horizon au midi apparaissent de plus en plus formidables à chaque nouveau contour en saillie qu'on atteint. Derrière soi, de l'autre côté de la vallée du Rhône, se dessinent les lignes bien connues de la Beccad'Audon et des Diablerets. A trois kilomètres à vol d'oiseau, Hérémence éparpille ses noirs chalets entre les bisses (aqueducs) qui fertilisent une bonne partie des prés et des champs de la rive gauche.

Pour jouir complètement de ce paysage, il faut le voir dans les premières heures de la matinée, quand le soleil l'illumine en plein et tandis qu'on chemine doucement à l'ombre du Mont-Nuoble et de la Maja. M. le curé de Saint-Martin nous en détaillait aimablement les beautés en nous accompagnant à travers sa paroisse.

C'est de lui que nous apprîmes l'histoire, digne d'être contée ici, d'un villageois d'Hérémence qui fit la campagne de Russie et qui ne revint pas au pays, non pas qu'il périt misérablement comme tant de ses frères d'armes, mais pour les raisons que vous verrez, si vous voulez bien prendre la peine de lire ceci.

A l'époque où le Valais était incorporé à la France et formait le département du Simplon, la commune d'Hérémence fournissait un contingent de deux hommes aux armées de Napoléon. Ces soldats, en 1812, étaient les nommés Dayer et Sierro. Tous deux prirent part aux batailles de Smolensk et de la Moskowa. Mais Sierro seul fut de la mémorable retraite qui suivit l'incendie de Moscou. Il mourut au passage de la Bérésina, sous les glaçons de la rivière ou du coup de lance d'un cosaque, on ne le sut pas au juste.

Dayer, lui, était resté à Moscou. Il en avait assez de servir en mercenaire. Et puis, une chose qui tient du roman lui était arrivée. Bien fait de sa personne, gai, ne manquant pas d'esprit, l'heureux montagnard avait su gagner le cœur d'une jeune personne de la haute société moscovite. S'appelait-elle M^{lle} Kutsoff ou M^{lle} Barclay de Tolly? l'histoire ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est qu'elle était la fille d'un des généraux du tsar Alexandre.

Que Dayer ne songea plus dès lors à regagner son humble village, ses comparse n'eurent pas de peine à le comprendre. Ils trouvèrent même que la lettre suivante qu'il écrivait à ses frères était bien naturelle :

« Mes chers frères,

» Je reste en Russie; ma fortune y est faite ou à peu près. Mais il me faut deux mille livres et des titres de noblesse à mon nom. Je compte sur vous pour cela. L'argent, vous l'aurez en

vendant mes champs de Tzevrerex et mon grand pré de la Bachannaz. Quant aux parchemins établissant ma noble origine, payez ce qu'il faudra pour m'en fabriquer. Ces documents-là me sont encore plus nécessaires que les fonds. Prouvez-moi votre affection en me les faisant avoir le plus tôt qu'il se pourra. Moi, je vous témoigne mes sentiments fraternels en vous promettant de vous abandonner le reste de mes biens, dès que j'aurai reçu, avec mes papiers nobiliaires, le prix de Tzevrerex et de la Bachannaz.

» Encore une fois, faites diligence.

» Je vous embrasse tous.

» DAYER. »

Dayer avait à Hérémence des terres valant de 7000 à 8000 francs, ce qui, dans ce coin de pays et pour l'époque, représentait une fortune assez rondelette. En vendre pour 2000 et garder le reste n'était donc pas précisément un mauvais marché; aussi les frères s'empressèrent-ils de le conclure.

Quant aux fameux parchemins, ce fut moins aisé. Il fallait exposer la chose aux autorités et obtenir leur consentement et des sceaux officiels. Cependant, après mûre délibération, les administrateurs de la commune jugèrent qu'ils ne courraient pas grand risque en certifiant que Dayer était d'illustre souche. C'était un brave homme que l'ex-soldat de Napoléon; il s'agissait de lui faciliter quelque importante affaire; pourquoi ne lui rendrait-on pas ce service et ne lui donnerait-on pas tous les titres imaginables?

Quelques mois plus tard, Dayer recevait à Moscou et les 2000 francs et des papiers couverts d'une belle gothique, dûment parafés et scellés. On y lisait que leur noble possesseur était bien d'Ayer (avec un petit *d* et une apostrophe), comte de la Bachannaz, baron de Tzevrerex et grand-garde du grand bisse d'Hérémence.

On rit encore aujourd'hui à Hérémence en énumérant ces titres ronflants. L'amoureux de la noble Moscovite dut en faire autant dans sa barbe, lorsqu'il les lut. Mais c'étaient précisément ceux qu'il voulait. Peut-être même, l'idée de les forger de toutes pièces était-elle venue en premier lieu à sa fiancée. Quoi qu'il en fût, Dayer, ou d'Ayer avec un petit *d*, épousa la fille du général, et les 2000 francs de la Bachannaz et de Tzevrerex lui permirent de ne pas faire trop mauvaise figure à la noce.

Dès lors, les gens d'Hérémence n'entendirent plus parler de leur fortuné compatriote. Bien des années après son mariage, ils apprirent seulement qu'une grande dame venant de Russie avait séjourné à Montreux, puis à Sion, demandant à tout venant où étaient le comté de Tzevrerex et la baronnie de la Bachannaz, terres de son père.

Enfin, il y a vingt ans peut-être, arrivèrent à Hérémence, à dos de mulet, un jeune couple fort élégant. Lui, avait l'air de s'ennuyer prodigieusement en ces parages rustiques. Elle, un lorgnon sur le nez, considérait dédaigneusement les chalets brunis. « Non, non, l'entendit-on dire à plus d'une reprise à son mari,

non, ce misérable pays ne saurait être celui de grand-papa! Retournons-nous-en bien vite, mon ami. »

Les guides qui les accompagnaient firent faire volte face aux mulets et, au bout de peu d'instant, disparurent les petits-enfants du grand-garde du grand bisse d'Hérémence.

V. F.

Le faucheur dans la montagne.

(Tableau de la vie vaudoise.)

Emile au David à la veuve l'avait dit à sa femme en rentrant de la foire de Pâques :

— Tu sais, ma Louise, j'ai fait patze avec le syndic.

— Le bon Dieu nous aide! Qu'as-tu encore patzé, mon pauvre homme? Pas une de nos chèvres, pourtant!

— Fia-té que je veux patzer notre chèvre! Y a pas de risque. Non, j'ai pris à fener son pré de montagne, à la mi.

— Mon té ti possible, mon pauvre homme, tu vas encore aller te dévorer par ces rebedoules. Pour l'amour du ciel, quelle biauine l'a-t-il pris.

— Que veux-tu, ma Louise, il faut bien se dégrouiller un tant soit peu, si on veut se sortir d'affaire. Je vois déjà que j'aurai pas grand'chose à faire cet été de mon métier de charpentier, et ça ira tout juste entre les foins et les regains. Faut profiter du temps qu'on est jeune et qu'on a la santé. On aura assez le temps quand on sera vieux de rester les mains dans ses culottes.

Et maintenant les foins sont finis. Emile a tout mis en ordre chez lui. Il a fourdé sa haie, bien peigné sa tâche de foin à la grange. Rien ne le retient plus. Le syndic est déjà venu voir deux ou trois fois quand il voulait partir.

— C'est bon, lui a dit Emile, on va s'émoder, dimanche le tantôt, pour être rendu sur place et prêt à commencer la niaise lundi de grand matin.

En effet, l'Emile s'est émodé. Par les sentiers pierreux il s'élève peu à peu au-dessus du village. Les montagnes se découvrent l'une après l'autre. L'Emile le regarde de temps en temps, non pour les admirer, il y a si longtemps qu'il les connaît, mais il s'inquiète du temps qu'il fera.

— Je me fie encore rien tant au beau, murmure-t-il. C'est le vent des Allemands qui a repris, on dirait. Pourtant les nuages vont du bon côté.

Quand les nuages vont contre le Valais,
Preind lo faux et lo covai.

Enfin, tant pis, à la garde!

Vous tous, beaux messieurs et belles dames qui ne pouvez aller passer huit jours au Chalet-à-Gobet sans emporter un régiment de caisses, de malles, de cartons à chapeaux, regardez un peu l'Emile au David à la veuve. Il n'a pas besoin de tant d'affaires. Il a mis, pour la circonstance, ses plus vieux habits. Son pantalon de grisette est tout un poème. La Louise s'est d'abord inspirée pour le taconner des mots qui se trouvent en tête des lettres de M^{me} de Sévigné dans la *Chrestomathie* : « De la même au même ». Puis quand elle n'a plus eu d'étoffe pareille, elle a pris ce qu'elle a trouvé. Alors elle a mis des tacons à cheval un peu partout. Pour cette dernière fois, elle s'est contentée de faire quelques *tire té pris*, en se disant : « Ce coup, c'est bon, après on pourra les mettre dans l'arche des pattes ou devant la porte pour s'essuyer les pieds ». De loin, en voyant les culottes à l'Emile, avec ces bieztes de différentes teintes, on jurait voir une de ces obli-

gations hypothécaires qui ont passé entre les mains de trente-six notaires et conservateurs et qui portent autant de raponces que l'année a de jours.

Au dos, il a sa hotte qui contient tout son trousseau et que surmonte une poêle à bouillons les jambes en l'air. D'une main, il tient sur son épaule ses outils : sa faux et son râteau. De l'autre, il mène la chèvre; derrière lui vient son gargon, le petit David — le Dâvelet.

Le Dâvelet a neuf ans, et la Louise hésitait bien un tant soit peu à le laisser aller.

— Laisse-le venir, a dit l'Emile, s'il reste ici, il ne fera quand même que t'encoupler et te faire endêver, et à moi, il me rendra bien des bons services.

Et la Louise s'est résignée.

Le Dâvelet est tout fier. C'est lui qui porte la crosselette de son papa pour faire avancer la chèvre. Celle-ci va de bon courage: il ne lui déplaît point de s'en aller faire une villégiature à la montagne au lieu de toujours rester dans les prés du bas. Elle accroche en passant une touffe ici et là. De temps en temps, quand elle a découvert une branche particulièrement savoureuse, elle s'arrête tout à fait. L'Emile et le Dâvelet en profitent pour reprendre leur souffle.

L'Emile, de son pas lent et mesuré de montagnard, irait des heures sans s'apercevoir de la fatigue, mais le Dâvelet n'est pas encore aussi aguerri, puis il a tant de choses à voir. Ils sont maintenant en pleine montagne. Une espèce de cirque aux pentes abruptes, sur lesquelles croissent encore quelques sapins, et que strient de petits ruisseaux quasi secs. Tout au fond, dans les chaudières, on entend gronder le torrent. C'est sur ces pentes, presque verticales, que se trouve le pré au syndic.

On est arrivé: voici la case. Quelle singulière maison! Le toit, à un seul pan, se confond derrière avec le sol, et s'élève un peu sur le devant, juste à la hauteur d'un homme. Il y a deux compartiments: l'un pour la chèvre, l'autre pour les gens. A celui-ci, une seule ouverture sert à la fois de porte, de fenêtre et de passage à la fumée. Dans le fond, un cadre de bois sert de lit. Près de la porte quelques pierres plates constituent le foyer; partout ailleurs la terre battue.

L'Emile a commencé par poser sa hotte et il inspecte les alentours. Quelques puissantes huchées d'abord, pour réveiller les échos et essayer sa voix; puis, la main sur les yeux, il cherche tout autour de lui. Il constate que ceux de la grande maison ont déjà commencé, qu'il n'y a encore personne dans la case au David Tribolet, etc.

Puis il s'installe. Sur le foyer, il y a encore quelques morceaux de bois de l'an dernier: il a vite fait de tailler là-dedans des rebibes et bientôt la flamme s'élève.

— Viens avec moi, mon Dâvelet, je vais te montrer où il te faudra venir à l'eau.

On vient à l'eau au ruisseau voisin, la chenu. L'Emile a vite arrangé avec une écorce d'arbre un tuyau rustique où coule un filet d'eau.

Puis on fait bouillir l'eau pour le café. Pendant ce temps, l'Emile a cueilli quelques branches: il en a fait un balai et il nettoie le sol. Puis il vide sa hotte: quelques hardes d'abord, pour les jours de pluie, une épaisse couverture dans laquelle on dormira, quelques miches de pain, un morceau de fromage maigre, du café, une cafetière ventrue à jambes, deux tasses et deux cuillers en fer battu; un point, c'est tout.

Et la nuit venue, tous deux, le père et le fils s'étendent sur la couche de foin, se rapprochent l'un de l'autre pour se réchauffer sous la couverture, et s'endorment paisiblement, aux lueurs mourantes du feu.

Maintenant, c'est la rude vie du faucheur de montagne qui va commencer.

Vous tous qui avez mille peines à vous lever pour être au bureau à huit heures, qui vous plaignez amèrement quand il y a un peu de boue sur la chaussée, ou qu'il fait trop chaud, qui trouvez toujours que la cuisine de votre ménagère est mal faite et que la bière de la brasserie n'est pas fraîche, suivez l'Emile pendant une de ces journées.

A l'aube grise, quand la montagne se réveille, que la vallée est encore noyée dans l'ombre, Emile se lève tout frissonnant à l'air glacé du matin.

Sur le foyer, il prépare à la hâte son frugal déjeuner: du café au lait, du pain et du fromage; puis il s'en va faucher. Ces régions produisent une petite herbe courte et dure qui donne un foin de pre-

mière qualité, valant du regain. Inutile de dire qu'on ne la fauche qu'une fois par année; beaucoup de gens même doutent, c'est-à-dire ne fauchent que tous les deux ans, l'herbe d'une année servant d'engrais pour l'année suivante.

Mais les pentes sont raides, et le fin gazon si glissant qu'Emile a eu soin de garnir ses souliers de crampons. Toute la journée, il sera dans la position la plus fatigante qui se puisse imaginer: debout sur un pied, ou plutôt sur le bout ou le bord du pied.

Vers dix heures le soleil est trop chaud, l'herbe sèche ne se coupe plus facilement: Emile revient à la case pour dîner. Le Dâvelet est allé au chalet voisin — à trois quarts d'heure de distance — chercher du petit-lait tranché, dont ils se régaleront; un morceau de pain et de fromage finit le festin. Puis Emile retourne à la besogne.

Le foin de montagne, il est juste de le dire, exige peu de soins. Emile a épanché l'herbe du bout de sa faux. Il peut fener après la faux, c'est-à-dire le même jour. Mais voici la besogne la plus dure. Il s'agit de transporter le foin, souvent à une distance considérable, jusqu'à un endroit où la meule soit à l'abri des avalanches, et où l'on puisse arriver cet hiver pour le luger jusqu'à la vallée. Par les pentes abruptes, à travers les chenuaux où les pierres tourment sous le pied, Emile porte sur la tête les lourds filards qui l'aveuglent. Souvent, si le temps est à l'orage, il faut qu'il se hâte; souvent, ce n'est qu'à la nuit tombante qu'il peut venir faire son troisième repas, aussi frugal que les deux autres.

Puis quand la nuit tombe, qu'un grand vent sinistre descend le long des forêts, que le torrent paraît s'endormir et que le Dâvelet, un peu triste, se serre contre lui, Emile s'assied devant la case et cherche au fond de la vallée, parmi tant de petites lumières qui scintillent, celle de la maison, du chezeous, où la Louise fidèle et vaillante l'attend.

Il pense aux petiots, à la vie qui se fait tant difficile, aux projets d'avenir. Là-bas, dans une case éloignée, une huchée a retenti. C'est un feneur aussi, qui commence une ioutze, et l'Emile qui revoit les beaux jours de son enfance, quand il couzait aussi par les enchemps de la montagne en suivant son troupeau, l'Emile répond. A côté de lui, le Dâvelet s'essaie, d'une voix toute petite qui disparaît dans le grand silence. Puis tous deux vont se réduire pour être prêts à la besogne du lendemain.

Les jours de pluie, une peau de chèvre ou un vieux molleton sur le dos, il fauche tout le jour. Si la pluie est décidément trop forte, il reste dans la case à tisonner le feu ou à sculpter de son couteau une canne de bois d'aillii.

Quant au Dâvelet, il vit dans un perpétuel ravissement. C'est lui qui, au bout d'un ou deux jours, prépare les repas. Il a même voulu apprendre à traire la chèvre; jusqu'à présent, il est vrai, il n'a réussi qu'à attraper quelques ruades; mais ça viendra.

Pour lui, point de soucis, point d'école, de livres, de cahiers! C'est bien plus amusant de râteler par les rebedoules que de répéter le livret ou de sarcler les choux. Puis il apprend à construire une meule de foin d'une forme bien élégante. C'est lui qui taille les piquets de bois dont on les hérise pour les préserver de la dent des chèvres et des moutons.

Et que de choses nouvelles! Quand il se lève à la fine piquette du jour, il aperçoit des troupes de chamois qui filent dans les rochers; l'autre jour, un beau lièvre blanc est parti presque sous ses pieds. Il sait où se trouve un superbe champ de rosiers tout en fleurs, et il a déjà tiré son plan d'en cueillir un gros bouquet pour son maître, quand ils redescendront. Un beau matin, il est monté sur les frètes d'où l'on voit le pays bien loin, jusque sur les Allemands, et sa petite âme de montagnard se fortifie et s'élève. Il apprend à aimer sa montagne; il devient brave, industrieux et travailleur.

Il n'oublie pas la maison, pourtant. Il occupe ses loisirs à fabriquer, pour ses petits frères, tout un beau troupeau de vaches. Oh c'est bien simple! Une vache, c'est une branche de sapin de huit à dix centimètres, avec deux petites branches latérales pour représenter les cornes. Mais il les taille avec amour, il les agrémente de beaux dessins. Il y a déjà le Meriau, le Tacon, la Balise. Quelle joie pour les petits!

Quant à la chèvre, elle vagabonde du matin au

soir; elle trouve l'herbe bien meilleure et la vie bien plus heureuse qu'en bas, et elle paraît se dire quelquefois avec un soupir: Pourvu que cela dure!

Mais le temps a passé: deux, trois semaines pendant lesquelles on n'est descendu qu'une fois pour chercher du pain. Autour de la case, les meules forment un amusant petit village qu'Emile contemple avec orgueil. Le foin se fait rare. On a fauché les plus beaux morceaux. Il faut maintenant aller dans les rochers, aux endroits difficiles, et la besogne n'en est que plus dure.

Enfin tout est fini. La dernière meule est terminée. Le Dâvelet a tout remis dans la hotte, y compris ses belles vaches. L'Emile, le Dâvelet et la chèvre donnent un dernier regard à la case et reprennent le chemin du village. Le Dâvelet est un peu triste: il pense à l'école. La chèvre se fait tirer: elle pense à l'étable. L'Emile, lui, est tout heureux: tout heureux du bon travail accompli, tout heureux de retrouver les siens. Quand, au sortir de la dernière forêt, il voit à ses pieds le village, au moment de dévaler par le chemin rocailleux, il ne peut s'empêcher de se dire, à demi tourné vers la montagne: « Tout de même le pain est dur à gagner par là-haut. Les vieux avaient raison: Bilagâ les hiô, mâténi-vo dein les bas! »

PIERRE D'ANTAN.

Que meint l'arithmétique lè veniâtê âo mondo.

Adam étai on bou n'hommo, mâ ne savâ pas comptâ. Du que l'a z'u onna fenna, Eve, que meint vo sêdê, l'a d'abo z'u apprâ. Devant dè sè mariâ, n'avâ min dè couzons, mâ sa fenna l'âi ya binstout fê mettre dâi bâtons lè z'ons su lè z'autro: du que l'addition. Quand l'ire valet, l'avâ tot plein dè piésis, mâ, l'a bin falhiu ein rabattre: du quie la soustraction. N'avâ min d'infants, san assebin veniâ: vait quie la multiplicachon. L'avâ bon tieû, mâ la vilhe l'a tant fê qu'ein osse onna bouna partia: du quie la division.

L'est po cein que la fenna n'est qu'on'addition dè couzons, onna soustraction dè piésis, onna multiplicachon d'infants et onna division dè tieû.

Ora, vo pôdê peinsâ que du adan âo dzo dè voa, s'on vollhâvê recordâ la fenna à tsavon, quinna géométrie on trouvera!

DJAN-DANIET.

Les rois en ballade.

C'est le temps des vacances. Les uns après les autres, tous les monarques de notre vieille Europe mettent la clef sur la corniche et s'en vont faire leur petite tournée de visites annuelles.

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de l'ami Guillaume, s'est dit Nicolas, il me faut absolument aller voir chez lui comment ça va. »

Et Nicolas, ayant serré une chemise de nuit et deux paires de bas dans son sac de voyage, parapluie sous le bras, s'en est allé sonner à la porte de Guillaume.

Puis, en le quittant, Nicolas a dit à Guillaume:

— Cette fois, je suis venu. C'est à toi maintenant. Je t'attends. Tu sais, c'est sans façons. Ma femme sera heureuse de te revoir. On fera ton lit dans le petit salon jaune. Viens donc, on s'amusera; il y aura des régates et une grande revue. C'est convenu, n'est-ce pas?

— C'est entendu. Bon retour. Bien des choses chez toi.

Victor-Emmanuel, de son côté, est allé, il y a quelques semaines, serrer la main de Nicolas. Or Guillaume en a été jaloux.

« Ecoute, Victor, lui a fait dire ce dernier, je sais que tu es allé à St-Petersbourg. Si tu ne viens aussi à Berlin, c'est fini entre nous, je ne te parle plus. »

Et voilà pourquoi Victor-Emmanuel filait l'autre jour à toute vapeur vers la capitale ger-